

ques, je donne le linge, et je vais seulement tous les mois demander de l'argent à maman... Or, nous voici à la fin du mois ; ma caisse est presque à sec, et je crains bien que ma petite mère ne soit sans argent... Je n'ai envie de lui en demander ; cela lui ferait de la peine. Si j'essayais de gagner quelque chose, je ferais aller doucement le ménage ; maman ne s'apercevrait de rien ; nous arriverions à la fin de la crise et tout s'arrangerait. Qu'en pensez-vous, bonne amie ? ”

Je hochai la tête et je lui dis : — “ Comment gagner de l'argent dans votre position, à votre âge ? Que pourriez-vous faire ? — Je travaillerai de mes mains. Oh ! soyez tranquille, je n'irai pas, comme dans les historiettes, chanter sur les places publiques, en m'accompagnant de ma harpe... Ai-je une tournure à jouer la *Chanteuse voilée* ? ”

Elle se mit à rire innocemment ; car elle voit de haut son infirmité. Nous reprimes ; elle énumérait en marquant sur ses doigts : — Je sais coudre et broder. — Oui, mais les ouvrages grossiers ne sont pas payés, et les magasins de lingerie, qui donnent d'ordinaire aux ouvrières de beaux et lucratifs travaux, sont en pleine stagnation. — C'est vrai ; mais la tapisserie, les belles broderies au passé ? — Ouvrages de luxe, à une époque où les riches mêmes sont tentés de se refuser le nécessaire ! — Alors je ne parlerai pas des ouvrages de fantaisie, * les fleurs, les imitations de laque, les écrans, tout ce que vous m'avez appris à faire. Elle réfléchit un instant ; tout à coup elle tire de sa poche un crochet d'ivoire et me dit d'un air joyeux : — Victoire ? J'ai ce qu'il nous faut ! la mode est aux ouvrages simples, peu coûteux, en voici où il ne faut qu'un peu de coton et de laine. Je fais bien le crochet, n'est-ce pas, Mademoiselle ? — A merveille. — Et vous me disiez quelquefois en riant que j'avais, en fait de crochet, le don d'invention. Que n'ai-je pas fait ? des courtes-pointes, des bottines, des cols, de manchettes, des bonnets, des coussins, des cordons de sonnettes, des rideaux. J'ai innové, et j'ai une armoire remplie de mes *chefs-d'œuvre*. Portons cela à un magasin, on nous l'achètera ; je ferai d'autres objets ; je travaillerai soir et matin, car il faut que papa et maman n'en sachent rien, et nous réussirons.”

Elle frappa des mains, ses yeux bril-

laient ; je ne me sentis pas la force de décourager son généreux élan. — Essayons, lui dis-je ; demain, j'irai porter vos trésors à un magasin que je connais ; c'est à une condition, que je travaillerai avec vous, Claire. — J'y comptais bien, dit-elle en me sautant au cou.

Paris, mars 1848.

Nous avons réussi ! Dieu vient en aide à ma pieuse enfant. J'ai reconnu, dans la propriétaire du magasin où je me suis présentée, cette aimable Louise Vermandois que j'ai vue jadis à la tête d'un asile ; elle s'est mariée, et elle a ouvert ce joli magasin, où elle réussit parfaitement : son accueil a été des plus gracieux ; elle a acheté toute ma pacotille et m'a fait d'autres commandes. J'ai rapporté au logis, argent, coton, laine et crochets. Charmée, enthousiasmée, Claire s'est mise aussitôt à l'ouvrage ; elle a une adresse et une agilité extrêmes, et cette imagination qui, dans les objets frivoles, crée des modes nouvelles. Ses mesures sont si bien prises, que madame de la Perne ne se doutera de rien. On a renvoyé la femme de chambre ; Claire et moi nous la remplacerons, et, en vivant à l'écart, avec économie, nous pourrons attendre de meilleurs jours.

Paris, mai 1848.

Nos affaires, c'est-à-dire, nos travaux, nous donnent pleine satisfaction ; nous nous levons matin, nous nous couchons tard pour satisfaire aux commandes, et le ménage se soutient sans dettes et sans trop de privations ; M. et madame de la Perne, absorbés par les soucis, ne s'inquiètent guère de ces détails d'intérieur ; ils croient bénévolement que, les denrées étant à bas prix, notre argent ne diminue presque pas. Grâce à Dieu, Claire se porte bien ; elle vit surtout par l'âme, et cette fatigue filiale lui fait du bien ; pour moi, je suis heureuse plus que je ne l'ai jamais été ; il semble que j'emploie des forces qui me pesaient ; je dépense avec bonheur un surcroît de sentiment et de vie. C'est si bon d'être utile aux autres !

Paris, mai 1848.

Fernande est venue nous voir ce matin. D'abord un peu embarrassée de sa